

L'écriture, l'histoire et l'Histoire

suivi de Orphée et Prométhée

Pour situer le texte: Ce texte retranscrit une intervention faite à la demande de Philippe FRITSCH devant un colloque de sociologues, sur le thème "Quotidienneté et historicité" (université Lyon 2, 13/14 mai 1982). Les actes ont été publiés sous le titre *Le sens de l'ordinaire* (Paris, CNRS, 1983). Il s'appuie sur l'expérience assez singulière de l'écriture des mémoires de fin d'études à Recherches et Promotion. La même thématique avait été reprise, sous le titre "Orphée et Prométhée", au cours d'une journée d'étude sur "Travail social et écriture", organisée par l'École de Service Social du Sud-Est, à Lyon le 15 mars 1990. La trace qui en subsiste, ici retranscrite, est le compte-rendu que des étudiants de cette école firent de la journée: il a paru intéressant de la rapporter ici; une intervention orale appartient aux auditeurs comme un texte appartient aux lecteurs, et ce témoignage de ce qu'ils en avaient retenu fait utile contrepoint avec le premier texte.

Mots-clés: travail social, écriture, historicité, Recherches et promotion, travail social, écriture prométhéenne, blocage de l'écriture, réappropriation de son histoire, ruptures sociales, écriture poétique et théorisation, articulation psychanalyse/histoire/sociologie

N.B. : Les mots-clés soulignés renvoient à des concepts propres à l'auteur

Les notes de bas de page appartiennent au texte d'origine, les commentaires en marge accompagnent la mise en ligne, de loin postérieure.
Ce § introductif est à prendre au pied de la lettre: l'histoire de ce texte, - la succession d'une inhibition incoercible à produire l'écrit pour lequel j'avais été sollicité, puis d'une intervention orale, largement improvisée à partir de notes, enfin d'une mise en forme écrite à partir de l'enregistrement de celle-ci -, illustre en abyme le propos.

Cela devait être une communication écrite¹. Il y a donc là un texte manqué. Un texte manqué à écrire - au sens où l'on dit qu'un acte est manqué. Et ce n'est pas prémédité, bien entendu : aussi bien est-ce cela qui est intéressant à relever, parce que cela a un rapport avec mon objet lui-même. Il est

¹ Le lecteur lit donc ici la retranscription écrite, à peine ébarbée, d'une improvisation orale sur le canevas d'une ancienne future communication écrite.

Téléchargé sur le site <http://henri.textes.free.fr/anh/>.

Voir sur ce site les conditions de diffusion de ce texte à des tiers.

toujours intéressant, du reste, de voir comment le producteur d'un discours est en miroir par rapport à son objet — et ce qui se passe quand il est ainsi en miroir.

Ce que je vais présenter là n'est pas une thèse, ni même un discours construit. Ce sont plutôt des jalons, semis d'îlots en forme de dégagements, ou mieux de desserrements théoriques, avec entre eux un tissu interstitiel de métaphores ; de métaphores comme pierres d'attente d'une théorie..

D'une théorie qui est théorie d'une pratique. Je ne suis ni sociologue ni chercheur. Mon métier est d'opérer dans l'espace d'une formation d'adultes, et d'adultes en position de travail social. C'est donc une pratique auprès de praticiens qui sont, eux, des praticiens du quotidien. Du coup, la fonction même du discours, et de la théorie, et de la métaphore même, on le verra, devient tout à fait différente de celle qu'on lui trouve dans une pratique de recherche.

Ca devait s'intituler : "L'Écriture, l'histoire et l'Histoire"² . Il s'agit donc d'une certaine pratique d'écriture. Mais non pas d'une écriture commandée, ou d'une écriture artificieuse à des fins culturelles (ou du moins culturellement codée), comme par exemple de littérature ou de savoir.

En fait il s'agit d'un détournement.

D'un détournement de pratique d'écriture. D'un détournement de l'écriture requise de gens "en formation", pour passer des diplômes professionnels, qui ont ceci de commun qu'on leur demande à la fin de produire un travail, baptisé en général mémoire, ou monographie. Travail d'une extrême ambiguïté, dans laquelle justement — *felix culpa* — s'insinue la possibilité et la chance de ce détournement.

Alors voilà, je voudrais tenter de décrire quelque chose comme cela, une pratique qui sans préméditation produit sur son erre un détournement, et ce qui apparaît dans ce détournement.

Quelques mots d'abord sur la façon dont fonctionne ce qu'il est convenu d'appeler "travail social". Formation sociale récente, mais non naissante : d'une à quelques dizaines d'années d'histoire, selon les professions. D'autre part, ce sont des espaces que j'avais initialement envisagé d'appeler "de tradition orale" ; mais à la réflexion, la qualification m'a paru un peu noble. Alors disons que ce sont des espaces parleurs, voire des espaces palabreurs. On y dit le quotidien, de façon répétitive, compulsive même parfois.

Et pourtant, l'écriture n'en est pas absente.

Mais elle y est affaire de princes.

C'est-à-dire qu'on y lit les écrits des princes (entendez des intellectuels, ou des "psy", comme on les y nomme). On les lit. On ne se les incorpore guère. En fait, on reparle l'écriture des savants, en

² Maintenant c'est fait

l'ânonnant, ou, mieux, en la bégayant. Il est possible de l'attraper et de la montrer, comme le chasseur tenant un lièvre par les oreilles. Il est à peu près impossible, sauf accident dont nous allons justement parler, de la digérer et, en retour, de produire. Parce que produire, c'est quelque chose comme voler le feu au Caucase. Dans cet espace social, là plus encore qu'ailleurs, la conquête de l'écriture est prométhéenne.

D'où le titre du second texte ci-dessous, ou plutôt le deuxième terme de ce titre.

Et pourtant, dans le rituel de reproduction sociale de ces professions, il est demandé aux gens d'écrire, et cette exigence n'y est en rien subalterne. Le résultat en est assez triste - en général : à la fois transcription sans élaboration des contenus de la palabre, et, littéralement juxtaposé, une sorte de mime maladroit des syntaxes savantes.

Le premier point que je veux ici poser — sans le prouver — est que, là, parler le quotidien a une fonction fétichiste au sens psychanalytique du terme. Le discours y est posé comme du plein pour refuser de voir un vide. De ce que le vide est là avec insistance, et sur un mode tel qu'il ne peut être que masqué, découle l'aspect compulsif et répétitif de ce que j'appelle la palabre.

Deuxième point - nous avons peu de temps et je dois aller vite - : il y a quelque chose qui change, un processus qui s'amorce, à partir du moment où dans l'espace de formation, encore une fois de façon non préméditée, peut-être simplement dans le fil d'idéologies pédagogiques modernistes, circule un message qui dit, en clair ou en code : ton savoir est dans ta pratique. Entendez bien : je ne dis pas que cet énoncé est vrai ou faux. Je ne dis même pas qu'il est bien fondé pédagogiquement. D'ailleurs je ne fais pas de pédagogie. Cela peut surprendre de la part d'un prétendu "formateur", mais je ne sais pas ce que c'est que la pédagogie - ou alors je sais trop bien, mais vu de la coulisse et non de la salle. En formation comme ailleurs, on pose des actes, qui s'inscrivent dans une trame de sens qui nous échappe, et cela a des effets qui ne sont lisibles que rétrospectivement, effets qui s'évanouissent le plus souvent quand on a cru les comprendre et qu'on cherche à les reproduire.

Une précision s'impose en outre : non seulement ce que je dis ici, mais encore l'effet sur le terrain que je viens d'évoquer, se déploie dans l'horizon d'une culture psychanalytique, présente sournoisement, et qui, en infiltrant tous les signes, détermine de façon décisive le sens du message. Sans elle, c'est-à-dire précisément dans un horizon idéologique qui serait fondamentalement pédagogique, il se trouve qu'un message apparemment identique ne produit pas les dits effets.

Dans ces milieux, on parle du "vécu". Ainsi s'y nomme le quotidien, banalisé et mystifié. Y substituer le vocable "pratique", c'est déjà opérer un glissement sémantique, qui par lui-même est déjà récusation, ou au moins mise en porte-à-faux du complexe douteux qui s'accroche au signifiant "vécu". Dans le jeu entre les deux termes se suggère la question de l'activité et de la passivité. On est le lieu de son vécu, on est sujet de sa pratique. D'autres ébranlements s'ajoutent peut-être à celui-là. En tout cas le résultat est net.

En outre, le message complet n'est pas : "tout ton savoir est dans ta pratique". Une énonciation plus développée nous mènerait à : tu ne rejoindras le savoir du savoir institué que lorsque tu auras mis

Et des grandes filles, s'entend!

en mots le savoir qui est dans ta pratique. Encore une fois je ne sais pas si ça "veut dire" quelque chose. Mais ça dit quelque chose, et quelque chose d'autre qu'une resucée de la méthode Freinet à l'usage des grands garçons. Et lorsque je dis que cela enclenche un certain processus, c'est exactement, — excusez-moi d'y emprunter mes repères, je ne choisis pas — au sens où l'on parle du processus analytique, même si c'est un autre processus. De la même façon qu'il y a "du transfert" partout, mais qu'un destin particulier du transfert s'instaure à partir du message original qu'envoie le silence de l'analyste : ainsi, ici, un autre message inaugure une autre histoire originale, quoique par certains traits cousine de la première, et nous n'entrerons pas dans le piège de nous demander si c'est ou ce n'est pas "la même chose".

En fait, faute de temps, je vais devoir passer sur les premiers temps de ce processus. Il va y avoir ici un blanc, des points entre crochets, où se logeraient des étapes pourtant essentielles, mais difficiles et pour beaucoup encore obscures. Car l'objet de mon propos d'aujourd'hui se place en fin de parcours. Comme dans les bons romans de jadis nous sautons donc "quelques années après".

Au moment où le défi "tu dois écrire" opère, et opère au pied du mur.

Louis ALTHUSSER, qui m'apprit jadis en me l'appliquant le métier de formateur, nommait "théorie du feu au derrière" cette créativité et cette alacrité de la pensée qui surgit, dans la préparation ou pendant les épreuves d'un examen ou d'un concours, lorsque l'échéance est là et ne laisse plus d'échappatoire.

Car comme l'écriture est prométhéenne, elle est terrifiante. Seul le feu au derrière peut la produire. Ainsi y a-t-il une accélération foudroyante du processus de formation, dans les derniers mois du temps limité qui lui est assigné, et qui en change la nature.

Encore cet effet de l'injonction et du défi d'écrire n'est-il attesté que pour certains. Et je dirai tout à l'heure ce que j'entrevois de ce qui les singularise d'autre part.

Le vocabulaire à la mode a bien entendu changé: la langue de bois est restée.

D'abord, on a affaire à des tentatives d'écriture banalisée. Le tout premier moment, c'est "donnez-moi une bibliographie, je vais lire des livres". Ça, les livres, c'est de la théorie. Et puis je vais raconter des histoires. Des histoires qui se déploient dans une espèce d'espace intermédiaire entre la narration de l'événement cru et la conceptualisation : un espace de faux concepts, tout rempli de "communication", "d'expression", "d'implication"; j'en passe ... vous connaissez sans doute cette couche linguistique à haute densité de mystification, où il faut que les vocables aient la couleur du concept, l'odeur du concept, le goût du concept, mais ne soient pas, surtout pas, des concepts.

Et arrive le moment intéressant. Le moment où ça coince. Le moment où, au milieu d'une énorme charge d'angoisse, il n'y a plus la moindre possibilité d'écrire. Le grand blocage de l'écriture comme organisateur essentiel de cette histoire — douloureux à l'excès comme tout moment organisateur.

Car il se fait que l'écriture ne repart, ne se débloque, qu'à partir du moment où l'intéressé s'autorise à écrire une certaine page — dont il s'aperçoit alors seulement que c'était la page qu'il se refuse depuis toujours à écrire.

Une certaine page, et c'est là qu'on rejoint l'histoire (avec h minuscule) : je veux dire l'histoire personnelle. Car cette page est toujours autobiographique. Mais dans une fonction radicalement

différente de l'autobiographie provoquée — ou programmée. Dont je ne méconnais pas l'intérêt qu'elle peut présenter en matière de recherche sociologique. En revanche, je suis plus réservé en ce qui concerne l'autobiographie programmée à visée de formation, qui existe aussi, qui se pratique, et me paraît alors presque toujours fonctionner comme approximation leurrante qui manque justement l'essentiel, à savoir cette rencontre non voulue, par une espèce de nécessité interne, avec ce que j'appelle le – ou les – points souffrants de sa propre histoire.

A cette phase-là s'instaure comme une incapacité absolue d'écrire autre chose que de raconter son histoire. En notant au passage, à cette étape aussi, une redistribution du privé et du public que je laisse en suspens parce que, dans mon esprit, elle n'est pas à ce jour théorisée. Non pas une annulation du couple privé/public, mais une réorganisation qui, non contente de déplacer la frontière entre l'un et l'autre, lui substitue une zone transitionnelle où l'on ne se meut pas sans beaucoup d'inquiétude, ou proprement d'angoisse. Avec cette question : ai-je le droit en tant que professionnel de parler de moi ? – dans le même temps où je ne peux pas ne pas parler de moi, parce que je ne peux plus parler du quotidien de ma pratique sans le déborder par l'évocation de mon histoire à la première personne.

Ainsi est ici apparu le pronom "je". Et c'est cette apparition qui abolit ce que j'appelais tout à l'heure le fétiche de l'évocation du quotidien par l'effet du renvoi permanent qu'elle autorise entre l'hier et l'aujourd'hui, entre le maintenant de ma pratique et mon histoire, plus particulièrement entre celle-ci et celle des objets de ma pratique, de ceux-là même que dans certaines professions on appelle sans sourciller "les clients". Un terme qui parle. Ou, ailleurs, "les patients", ce qui n'est pas mal non plus. Enfin les gens à qui on a affaire.

Alors se retrouve massivement l'effet de miroir dont je parlais tout à l'heure à mon propre sujet. Au cours de ce passage là, je ne peux plus penser mon objet autrement qu'en miroir.

Dans le même temps, le signifiant dominant – peut-être un petit peu "soufflé" par le formateur ange gardien, mais très vite repris à compte propre – devient : réappropriation de son histoire. Qui implique l'idée qu'on a été victime d'une désappropriation. Approprier, désapproprier, réapproprier : à bien y regarder je ne sais pas, une fois de plus, ce que ça veut dire. Mais je sais que ça insiste autour de ces sémantèmes là.

Si bien que fait intrusion dans l'espace public un objet extrêmement privé, plus privé encore que le four à pain ou les casseroles : je veux dire la névrose. Enfin, je dis la névrose, faute de mieux. Pas la névrose au sens de la nosographie, ni même au sens, tout de même un peu plus rigoureux, de la théorie psychanalytique des structures. Non, il s'agirait plutôt de ce qui est commun à la névrose, à la psychose et à la perversion, et qui n'a pas de nom, qui ne doit surtout pas s'appeler maladie même si ça dérape tout le temps sur des métaphores de maladie, et qu'après tout, on ferait mieux à tout prendre d'appeler la vérole. La structure souffrante quoi, les lignes de fracture dans ma propre histoire qui se rejoignent en un point aveugle, autour duquel je n'arrête pas de tourner, et duquel je n'ai rien à dire, si ce n'est qu'il m'a fait souffrir. Et qu'il a des effets.

C'est cela qui fait irruption scandaleusement, dans ce processus éminemment public qu'est le processus de formation.

Ce que je disais tout à l'heure : j'ai fait un acte manqué – ça ne se dit pas dans un colloque. C'est le même genre d'irruption. Mais il faut des années pour arriver à dire cela : j'ai fait un acte manqué, et surtout : ceci est le produit d'un acte manqué.

Ce que dit cette fameuse page inaugurale est toujours donc un point de souffrance central, et aussi un scandale. Pas forcément un scandale historique. Effet de scandale, point de souffrance qui peut prendre des allures banalisées à l'extrême. Je pense ici à des gens que j'ai accompagnés dans leur travail de mémoire ces dernières semaines. Je ne les choisis pas, c'est vraiment le hasard. Ils me pardonneront de se reconnaître s'ils lisent ceci. C'est : ma petite soeur est tombée de sa chaise quand j'avais cinq ans. C'est : mon père (dit ce fils d'immigré) était le sage du village, et il se retrouve ouvrier à Creusot-Loire, et moi à habiter je ne sais où, du côté de Firminy. C'est : ma mère est une salope, et parce que ma mère est une salope, j'ai fait de la taule et j'ai passé toute ma jeunesse à rouler les mécaniques, à me montrer et à paraître, et il y a plein de choses de moi que je n'ai jamais pu dire – par exemple dire à des gens : je t'aime.

Mais cela peut être aussi des moments d'Histoire. L'immigration, c'est bien quelque chose d'Historique. Ou encore, c'est : je suis un salaud, j'ai voulu faire la guerre d'Algérie pour me montrer que j'étais un homme, et j'ai tué des hommes, et je suis monté avec des putains ; et il faudra que je répare ça toute ma vie. – Ça a un rapport avec la guerre d'Algérie, même si ça n'a pas de rapport qu'avec ça.

De l'association inséparable du point souffrant et du scandale surgit — avatar essentiel — l'écriture poétique. Là où l'on attendait que l'écriture soit scientifique, ou à prétention scientifique, elle fait, en force, irruption dans le discours. Soit qu'elle s'impose de bout en bout, soit qu'elle fonctionne en contrepoint avec une écriture narrative, ou plus abstraite, ou plus "théorique" si vous y tenez.

Ce que l'écriture poétique souligne, c'est le caractère spéculaire de la relation à l'écriture en général. Ce qui nous rapproche de tout ce qui se passe et s'opère autour de l'écriture féminine depuis ces dernières années. À vrai dire, tout le processus que j'évoque est très proche de tout ce qui est apparu dans le mouvement des femmes depuis une décennie.

En tout cas, la poétique signale que j'ai un rapport de fascination à ma propre histoire. Autour d'un trou non symbolisable, je mets des mots à l'essai. L'écriture est tentative inépuisable, tentative de poser des mots qui seraient adéquats à ce que je crève de ne pouvoir symboliser, au même titre que j'attends vainement de mon image dans la glace qu'elle me montre.

Cette tentative spéculaire s'accompagne d'une montée de tension telle, qu'elle conduit à un second point de rupture. Soit dit du moins en schématisant quelque peu, parce que dans la chronologie réelle ce n'est pas si simple. Je veux seulement indiquer qu'il y a là un processus

comparable à ce qui dans l'analyse, m'amène au pied de cette vérité insupportable, — que jamais je ne désépaisirai le mystère de ma propre naissance. Ces lignes de fracture que je retrouve dans mon histoire réelle fonctionnent comme une métaphore de ce point éternellement, définitivement obscur qu'est ma naissance.

Or c'est à partir du moment où je renonce, au bout de cette fascination du point aveugle, à poursuivre cette aventure de bateau ivre, que je peux revenir enfin à un repérage symbolique. Repérage qui substitue, à la naissance, la généalogie. C'est-à-dire que la fascination de ces points scandaleux, que je ne peux qu'évoquer par la poésie, et puis après ? — autorise, en se retournant à son terme, une pensée.

De qui suis-je né ? de quel père et de quelle mère ? c'est-à-dire, au-delà, de quelle Histoire, de quels rapports de classe. La campagne, la ville, le Maghreb ... ou des professions, ou bien d'autres spécifications encore, se convoquent à travers cette brèche, viennent prendre leur juste place. Par le passage du mystère de la naissance à la question, susceptible de réponse, de la généalogie, des sujets mystifiés jusqu'à l'os retrouvent, vraiment, des concepts, de vrais concepts sociologiques et historiques. À ce moment-là deviennent audibles les concepts des sociologues et des historiens. À ce moment-là seulement.

Il reste ce que je disais tout à l'heure : tout cela, ce n'est pas à n'importe qui que ça arrive. Ça n'arrive qu'à des gens qui trouvent, dans leur histoire, comme organisateurs déterminants, des ruptures décisives. Et ces ruptures sont des ruptures sociales et historiques. La petite soeur qui est tombée de sa chaise apparaît là comme symbole et masque d'une autre sorte de rupture, qui se révèle rupture d'identité elle-même corrélative d'une rupture culturelle.

Arrêtez moi si, parlant à des sociologues, je dis ici une bêtise. Nous sommes dans une histoire dans laquelle l'accélération des mutations sociales produit massivement des gens, en chair et en os, dont la vie quotidienne ne peut être pensée, faute d'une culture pour la penser. Parce qu'il n'est de culture qu'enracinée. Qu'est-ce à dire ? Racines : encore une métaphore, qui recouvre quelque chose de l'ordre de la cohérence linguistique, ou métalinguistique, je ne sais comme il faut dire, de la culture.

Les ruptures sociales dans l'histoire de tout un chacun, les passages, le fait que nous ne fassions pas le même métier que nos parents, tout cela développe ce que j'appelle des banlieues sociales. Cette question des rapports entre la petite histoire et la grande Histoire, et ce processus concret, très singulier, très marginal, que j'essaie de décrire ici, et qui justement évoque un certain rapport entre mon histoire et l'Histoire, ont trait au développement massif des banlieues sociales. Donc des espaces sociaux interstitiels qui ne disposent pas d'une culture cohérente. Espaces d'errance, de migration, espaces-marges (plus que marginaux au sens contemporain), produisant par wagons pressés toute une petite bourgeoisie nouvelle, dont les travailleurs sociaux et plus encore ceux dont je m'occupe le plus, les éducateurs, représentent une forme particulièrement démonstrative.

Entre autres, bien sûr. Cela dit, sont depuis apparus des héritiers de cette génération qui entre 1960 et 1980 a subi de plein fouet cette crise historique de la transmission. Sur l'essentiel, je ne pense pas que ce texte soit caduc : mais il faudrait rajeunir et complexifier les analyses...

Entendre ici: au sens large

Mais le phénomène les déborde largement. Si je transpose dans la pratique universitaire, où l'on voit les mêmes gens, mais diffusés dans une beaucoup plus large nébuleuse, c'est-à-dire des gens qui ont une pratique sociale, on s'aperçoit que, plus on est près de cet état social défini par une rupture dans l'Histoire, plus le processus de formation et l'aventure d'écrire ont de probabilité de se rapprocher de celui que j'ai décrit aujourd'hui très vite, et un peu à l'état pur.

Last but not least : tout intérêt spéculatif mis à part, se cantonnant aux enjeux du processus de formation, il est intéressant de voir que cette prise de conscience d'historicité a ces effets subjectifs considérables. Qu'elle offre quelque chose comme la seule possibilité de réinvention de racines. Autrement dit elle offre finalement la seule culture possible. L'explicitation du noeud de contradictions historiques dans lequel je me trouve être né, qui fait ma généalogie, me tient lieu de culture, en un mouvement assez proche de ce qui a fait la culture du ghetto, et de la place qu'elle donnait au Livre. Aux quatre coudées de la Torah, avec l'universalité en même temps que l'extrême singularité que confère l'exil, se substituent les quatre coudées de la prise de conscience de ma position historique banlieusarde, en exil de toute terre, comme seule possibilité de constituer quelque chose qui ressemblerait à une culture.

A la limite, la contradiction historique, ce n'est pas du vide. Ce n'est pas du creux. En tout cas, cela n'a pas la fonction pour l'inconscient de ce trou par rapport auquel je ne peux déployer qu'une pensée perverse.

S'il m'a paru intéressant, dans un colloque de sociologues, de venir raconter tout cela, c'est parce qu'il me semble qu'on tient là une des voies possibles d'articulation – non pas, je rabâche, spéculatives –, mais dans une pratique de théorisation réelle des pratiques – entre pensée analytique, pensée historique et pensée sociologique. Dans cette histoire-là, il n'y a pas besoin d'artifice pour qu'il y soit question à la fois de l'Oedipe et des contradictions de classes, et d'encore bien d'autres choses. Bien mieux, si l'on se mêle un beau jour de vouloir faire de la pédagogie avec ça, tirer profit de tout ce qui se découvre dans la résistance entêtée d'un procès réel, pour en concevoir comme une règle du jeu, eh bien les gens se mettent à produire d'insignes platitudes.

Et ça n'opère plus.

Orphée et Prométhée

Ce compte-rendu appartient à ceux qui l'ont écrit, et il n'était donc pas question d'y changer quoi que ce soit, à l'exception de fautes de frappe manifestes. Là encore, donc, c'est en marge que je reprends occasionnellement la main dans l'après-coup.

Comme respectivement Orphée et Prométhée... bien sûr! A noter que j'ai souvent eu recours au mythe d'Orphée pour parler du travail avec la psychose, une descente aux enfers pour en ramener un sujet exilé, qui suppose d'avoir pour son propre compte suffisamment balisé le chemin du retour. Le rapprochement avec le travail d'écriture ici présenté n'est peut-être pas aussi anecdotique qu'il semble à première vue.

Michel BOULLAY, qui suivit à la fois la formation d'Éducateur Spécialisé à Recherches et Promotion et la Formation à Partir de la Pratique à Lyon 2, est devenu ensuite psychologue clinicien, intervenant en psychiatrie et en formation, notamment à Recherches et Promotion, et, à l'université, en FPP et au Diplôme Universitaire d'Analyse de la Pratique. Il était intervenu dans la même session, sous le titre "Souvenir d'un mémoire", à propos de son mémoire d'éducateur spécialisé, publié par la suite sous le titre "Un interminable automne" : une plongée, superbement écrite sous forme de roman épistolaire, et d'une sidérante justesse, dans le paysage intérieur d'une femme dont la vie est bouleversée par la naissance d'un enfant "handicapé".

J'ai très souvent employé cette expression de "génial fouilleur de poubelles", pour évoquer l'œuvre de Freud, à partir de son application à réhabiliter tout ce que la culture rejetait dans les ténèbres extérieures de l'insignifiance, lapsus, actes manqués, mots d'esprit, symptômes névrotiques...

Écrire depuis la position de vide identitaire qui caractérise le travail social, c'est à la fois descendre" au fond de l'enfer, y rechercher des sources et tenter de voler " le feu aux dieux?"

Alain—Noël Henri est psychologue clinicien et enseignant à l'Université Lyon II. Il a été l'un des co-fondateurs de Recherches et Promotion.

Intervenir après M. Boullay qu'il a côtoyé dans ce travail est pour lui une position intéressante.

On peut se reporter à son texte "L'Écriture, l'histoire et l'Histoire" paru dans une publication CNRS/Lyon II "Le Sens de l'Ordinaire" 1982

L'écriture, il en parle non à partir de la présentation d'un système, d'une méthode, mais d'une double pratique de près de vingt années: celle, à Recherches et Promotion, de travail avec des éducateurs spécialisés se formant en cours d'emploi; celle à l'Université, où s'ajoutait aussi un enjeu de production de théorie.

La position "pédagogique" vis à vis de ceux qui avaient à fournir des écrits a consisté en un détournement: leur faire prendre un virage pour quitter le terrain de la seule monographie.

Accepter de prendre que l'étudiant-sujet écrive son histoire et l'impose. Mettre sa résistance à l'écriture au centre et amener le sujet à écrire d'abord une première page. Cette page-là est essentielle pour l'intéressé, inféconde pour les autres.

L'accompagnement, dès lors, c'est participer au plus près à ce bouleversement. Le savoir-faire d'accompagnement qui s'est diffusé dans ces institutions est fondé sur un certain art d'autoriser à écrire plus que de faire écrire.

L'ambiance générale était faite de culture psychanalytique latente... mais avec une attention particulière aux ratés (Freud n'était il pas fouilleur de poubelles...?) mélangée de pédagogie moderniste (non dépourvue de contradictions et d'effets de conformité): mais globalement dominait la tolérance comme climat général pour ce travail d'écriture.

L'intéressé était donc amené à écrire sur sa "pratique": on a employé ce terme de préférence à celui de vécu: on est sujet de sa pratique, récepteur quelque peu passif de son vécu. La proposition "mythique" consista à dire aux gens qu'il y avait du savoir dans leur pratique; il y en eut bien souvent de réels effets même en méconnaissance des causes.

Mise en résonance de deux composantes:

le savoir de la pratique, notamment celui résultant de l'échange oral d'autant plus fort et volumineux que l'on s'approche de ces fonctions auprès d'enfants ou de personnes déviantes où l'on rabâche le quotidien la confrontation à la langue sacrée, langue écrite, savante, des princes de l'écriture... qui est toujours plus ou moins langue morte, perdue.. et qui fait envie tout en renvoyant à l'impuissance individuelle d'y accéder.

Les "productions" issues de ce premier rituel initiatique étaient souvent du type "millefeuilles": une couche de récit vécu, une couche de phrases savantes (parfois traces des fétiches envahissant les cours). Une apparence de "plein" là où il y a vide, trou, blessure... []

La rédaction peut prêter à confusion: l'étape du "mille-feuilles", c'est évidemment ce que j'appelle, dans l'article ci-dessus, la "tentative d'écriture banalisée", le moment inchoatif où l'écriture sur la pratique est encore empêtrée dans l'aliénation à la rhétorique supposée savante et aux canons de la production académique.

Dans cette pratique d'écriture, véritablement instituée par les formés, avec des risques, le moment souvent fondamental était celui du blocage : refus de s'étaler (mais le style confession d'un enfant du siècle peut en constituer une autre version).

Face à cela: ... ? une attention réelle... et ces demandes bizarres: fais moi un plan, établis une bibliographie...

L'expression n'est pas très heureuse: il faut sans doute lire "figures de l'écriture professionnelle".

Avec l'apparition du diplôme d'Etat: apparition de la poétique prenant place désormais au milieu des différents figures professionnelles [] de l'écriture pratique, l'écriture bureaucratique, l'écriture théorique (laquelle ne fonctionne pas ici comme de la science, ceci étant souvent cause de malentendu).

Figure commune à l'écriture théorique et à l'écriture poétique: la métaphore; surgissante de la langue et en guérilla contre elle en poésie; consentement à la langue en théorie.

La théorie: au départ ânonnements. Retrouvée ensuite comme pratique de production de concepts proposés au fonds commun. Donc une participation au travail de production passant par un moment d'organisation où l'on consent à découvrir ce que l'on a à écrire

A partir de là, le compte-rendu devient très allusif... Assez évocateur toutefois pour permettre au lecteur d'associer librement!

Connexions vérité /pratique []

histoire/ Histoire blessure/

étrangeté/ errance perte d'identité

"qu'est ce que c'est que cette thérapie sauvage"? Présence d'une grande peur: celle de la i s s e r partir le bateau ivre. La fonction de l'accompagnateur, dès lors, étant d'être la garantie, le ticket de retour.

Écrire au corps à corps... écrire au père sur le corps de sa mère... écrire et le montrer au père. Croire sincèrement que père symbolique et mère imaginaire dialogueront, puisqu'il s'agit de se reconnaître né de ce point de rupture.

De la discussion avec la salle, se dégagea que, dans l'amas de ce qu'on pouvait découvrir sous sa plume, le critère de l'idée "vraie" pouvait bien être: ce que l'on est prêt à signer. La problématique dégagee par A.N. Henri est elle valide en ce qui concerne la production d'écrits sur quelqu'un d'autre? Oui...]

Ce "oui" abrupt peut faire sourire. Je n'ai plus souvenir de la question exacte, Je suppose a posteriori que la réponse faisait travailler l'insistance de la féconde réciprocité de perspective entre l'histoire de l'autre et la sienne propre.